

Figures de la fonction intellectuelle Pour introduire Franco Fortini

Franco Fortini (1917-1994) a été un acteur incontournable de la vie intellectuelle italienne après 1945. Les textes que nous présentons¹ sont des jalons de sa réflexion, menée pendant cinquante ans, sur la situation historique et politique des « intellectuels », à la fois couche sociale déterminée et figure emblématique du monde moderne, de ses conflits et de ses aspirations contradictoires à l'émancipation de tous les hommes.

Fortini incarne le modèle de l'intellectuel « total² ». Poète, essayiste, traducteur (de Brecht, Goethe, Proust, entre autres), analyste de l'industrie culturelle et du capitalisme avancé, critique littéraire discutant à distance avec Lukács, Adorno, Benjamin, Barthes et Auerbach, conscience critique de la « Nouvelle Gauche » italienne et de plusieurs générations de jeunes militants et intellectuels : ses interventions supposent et convoquent toute la tradition culturelle européenne, mais aussi l'histoire du mouvement ouvrier, les leçons de la Révolution d'octobre et de la Chine, de la guerre au Vietnam et en Algérie, des mouvements

de contestation en Europe et aux États-Unis — l’horizon tout entier de ce qu’il qualifiait dans les années 1970 de « guerre civile internationale pour le communisme³ ».

Comment entendre donc cette œuvre que le changement vertigineux des coordonnées politiques et idéologiques, en Italie et partout dans le monde, a rendue partiellement opaque ? De quel discours interrompu ou occulté nous permet-elle de reprendre le fil ? La réflexion sur les intellectuels constitue une clé privilégiée pour accéder à l’œuvre fortinienne, pour mesurer sa distance d’avec les tendances dominantes de notre temps, et sa capacité à nous rappeler des choses très anciennes, mais oubliées.

Fidèles au genre littéraire de l’essai, les écrits de Fortini sont généralement « situés » et s’adressent à des destinataires dont les traits sociologiques, politiques et idéologiques varient au gré des conjonctures historiques. Ainsi, ces textes éclairent aussi l’histoire de l’Italie. Cet État-nation inachevé, marqué par la persistance d’inégalités immémoriales, se présentait, après la fin de la guerre et de la dictature, comme un champ d’expérimentations politiques et sociales. La société italienne semblait pouvoir emprunter, grâce justement à son rapport problématique au monde moderne, une voie alternative tant à la modernisation capitaliste qu’au modèle de socialisme incarné par l’URSS. Ces perspectives inspirent les premiers textes de Fortini sur les intellectuels.

Le texte intitulé « Le silence de l’Italie », écrit avant la fin de la guerre, appelle de ses vœux une régénération collective, et plaide pour l’instauration d’une vie intellectuelle articulée à la

centralité politique des classes laborieuses. Fortini s'adresse essentiellement aux artistes, aux poètes et aux hommes de lettres, qui constituent les paradigmes intellectuels dominants à l'époque, et dont le jeune essayiste fustige l'élitisme. Cet écrit préfigure en partie le programme de la revue *Il politecnico* fondée par Elio Vittorini en 1945, dans laquelle Fortini a joué un rôle décisif, et dont le but était d'ouvrir l'Italie, non seulement à la culture européenne et internationale refoulée par le fascisme, mais aussi à des formes radicalement démocratiques portées par des intellectuels. Le texte de 1945 intitulé « Une culture nouvelle », non destiné à la publication, répond à l'éditorial de Vittorini pour le premier numéro du *Politecnico* : ses destinataires ne sont plus uniquement les classes intellectuelles traditionnelles, mais aussi et surtout les classes laborieuses qui ont tiré des expériences de la guerre et de la Résistance un besoin impérieux de penser, de discuter, de comprendre, de devenir les sujets actifs de leur propre vie.

Pourtant, *Il Politecnico*, qui aurait pu devenir l'équivalent italien des *Temps modernes*, cesse ses publications en 1947, suite aux pressions du Parti communiste : la logique de la guerre froide et des « blocs » tend à écraser toute intervention indépendante des intellectuels auprès des classes populaires ; l'hypothèse d'une renaissance démocratique-radical de l'Italie est rendue vaine à la fois par la situation internationale, la restauration imposée par les gouvernements démocrates-chrétiens et la sclérose autoritaire des partis marxistes.

Dans les années 1950, Fortini anime avec d'autres intellectuels marxistes critiques la revue *Ragionamenti* (1955-1957), qui se

propose de renouveler les perspectives politiques et intellectuelles des organisations socialistes et communistes. *Ragionamenti* introduit en Italie les textes et les positions de Lukács, de l'École de Francfort et des courants marxistes occultés par le stalinisme, ainsi que l'analyse sociologique du capitalisme contemporain et du socialisme « réellement existant ». L'époque n'est plus celle de la guerre froide : d'une part, le « rapport Khrouchtchev » et l'invasion de la Hongrie fissurent la chape de plomb stalinienne au sein de la gauche marxiste ; d'autre part, l'Italie a reconstruit sa vie économique, au prix d'une exploitation intensive de la force-travail, et l'industrialisation massive du Nord fait accéder le pays au monde du capitalisme avancé et de la société de masse.

La figure dominante de l'intellectuel change, dans la pensée de Fortini et dans la réalité : les problèmes urgents ne sont plus le statut de l'homme de lettres et sa participation à la vie de la cité, mais l'analyse de la société menée par les sociologues, les historiens, les philosophes, et les rapports entre ces savoirs et la pratique politique. L'appropriation des concepts d'Adorno et de Lukács relève de cette situation qui clive profondément les positionnements des intellectuels critiques, confrontés désormais moins aux injonctions des fonctionnaires staliniens qu'à l'hégémonie du capitalisme industriel, à la société de consommation et à l'essor de l'industrie culturelle prophétisée par Adorno dans les années 1940.

Tandis qu'une fraction de *Ragionamenti* soutient les gouvernements technocratiques et la rationalisation de la production capitaliste, Fortini se rapproche de *Quaderni rossi*, revue-collectif dont le but est d'analyser la structure du capitalisme avancé et de

vérifier les perspectives des luttes ouvrières à travers des enquêtes militantes menées dans les grandes usines. Fortini devient l'inspirateur d'une autre revue, *Quaderni piacentini*, animée par des jeunes intellectuels, qu'il soutient à travers sa « Lettre aux amis de Plaisance ». Dans ce texte, il propose aux intellectuels une stratégie d'opposition adéquate à une société capitaliste avancée, entièrement dominée par les exigences de la production et de la circulation des marchandises, que Max Weber, Lukács et les Francfortois avaient analysée dans ses phases plus précoces. Les intellectuels que vise cette proposition ne sont plus les hommes de lettres, ni les porteurs spécialisés du savoir et de la conscience critique, mais les « intellectuels-masse » : une vaste couche de force-travail, traversée bien entendu par des hiérarchies internes, mais finalement homogène au travail subsumé sous le capital et inscrite dans des macro-institutions — l'école, l'industrie, l'administration, les médias, la publicité, le spectacle...

Quaderni rossi et *Quaderni piacentini* deviennent les laboratoires intellectuels principaux pour les positions que la Nouvelle Gauche italienne — dont Fortini est un « directeur de conscience » controversé mais reconnu — partage avec la Nouvelle Gauche internationale : recherche d'un modèle de socialisme alternatif au paradigme stalinien, refus du partage du monde entre USA et URSS, exploration des foyers d'opposition qui se dégagent des sociétés « avancées ».

L'appropriation et la mise à l'épreuve de ces problématiques par les luttes ouvrières et étudiantes qui éclatent dans les années

1960 marquent la longue « séquence rouge » italienne. Après 1969, la rencontre entre ouvriers et étudiants donne vie aux organisations de la Nouvelle Gauche extraparlamentaire, qui accède dès lors à une dimension de masse. Le problème des intellectuels change encore une fois de statut, et devient celui du rapport à ces nouvelles instances politiques que sont les mouvements et les organisations, porteurs d'une pensée singulière et d'exigences nouvelles — d'autant plus que les étudiants et les jeunes militants sont souvent en rupture avec la destination sociale que leur assigne le capital. C'est autour de ce rapport que l'amitié conflictuelle entre Fortini et Pier Paolo Pasolini, qui date des années 1950, se refroidit définitivement.

Les militants de la Nouvelle Gauche sont donc l'objet et le destinataire de la réflexion de Fortini sur les intellectuels dans les années 1970, dont le bilan, qu'expriment les deux textes « Les intellectuels : rôle et fonction » et « Où écrire ? », est largement aporétique. Fortini estime que la Nouvelle Gauche a été incapable de renouveler la problématique du rapport entre intellectuels et politique, et que l'essoufflement des mouvements empêche de traiter une telle problématique dans ce cadre.

La fin tragique de la « séquence rouge » dans les dérives de la lutte armée et la restauration de l'ordre social et politique à la fin de la décennie privent la réflexion de Fortini d'un interlocuteur politique direct : la Nouvelle Gauche et le mouvement ouvrier disparaissent, et le Parti communiste, lourdement impliqué dans le retour à l'ordre, entame son déclin inéluctable. Fortini reste un non réconcilié, une voix dissonante dans un contexte

de refoulement et de conformisme étouffants. Depuis les années 1970, il estime que l'échec des mouvements d'opposition a définitivement incorporé les intellectuels à la logique de la production capitaliste, et qu'il importe d'inventer des rapports entre les intellectuels et la politique qui assument jusqu'au bout l'absence d'une légitimation ou d'un mandat garanti par un parti, un État ou une tendance historique. À la fin de sa vie, Fortini revient dans un ouvrage intitulé *Attraverso Pasolini* sur son rapport amical mais polémique avec le poète frioulan. L'écrit « Pasolini politique », qui date de 1979, dresse un bilan du différend inconciliable entre les deux modèles d'intellectuel que Fortini et Pasolini ont incarnés, mais aussi du rapport entre intellectuels et perspectives politiques en Italie entre l'après-guerre et la fin des années 1970. La lutte contre l'oubli qui frappe désormais la séquence rouge et tout le xx^e siècle devient une priorité, jusqu'à suggérer que les vrais destinataires du discours sur les intellectuels sont désormais tous ceux qui continuent à s'orienter dans le monde et à structurer leur expérience à partir des grands récits émancipateurs de la modernité; et que la question des intellectuels n'a de valeur que par-delà le champ restreint des mandats et des statuts octroyés par les institutions et les professions intellectuelles : « Qu'est-ce qui nous fait sortir [de l'industrie culturelle] [...] ? *Trouver ses camarades, se reconnaître les uns les autres, s'unir, décider de faire quelque chose*, ne fût-ce qu'une rencontre ou une conversation⁴. »

Après la dissolution des États socialistes, l'obscurcissement de l'horizon politique et la maladie n'empêchent pas Fortini de se

lever contre le « nouvel ordre mondial » et la première guerre en Irak — événement inaugural d'une époque d'impuissance et de désorientation qui est toujours la nôtre. Sa dernière intervention publique a lieu en novembre 1994, quelques jours avant sa mort, et quelques mois après la victoire électorale de Silvio Berlusconi — un *tycoon* des médias dont la combinaison d'ultralibéralisme et populisme, postmodernité et réaction, exprime un changement profond de la structure sociale, institutionnelle et politique de l'Italie. La « Lettre ouverte à l'Assemblée sur la liberté de l'information » refuse de se rallier au consensus « progressiste » — morne répétition de l'unité antifasciste des années 1930 —, et rappelle que toute stratégie de pouvoir fondée sur la passivité et la fausse conscience d'une population d'électeurs et de clients, peu importe si de « gauche » ou de « droite », constitue une trahison de cette volonté d'intelligence et de lucidité qui est le souffle des séquences émancipatrices, et que Franco Fortini s'est efforcé, avec de nombreux autres, intellectuels et militants, célèbres ou obscurs, d'entendre et de soutenir pendant plusieurs décennies. Dans cette intervention testamentaire l'affirmation finale de l'insignifiance du modèle d'intellectuel que Fortini a incarné coexiste avec l'injonction de « porter la conscience aux extrêmes », adressée aux « intellectuels-masse » qui peuplent les médias et l'édition, mais aussi à toute une humanité en train de sombrer dans l'indifférence et l'aveuglement.

Les interventions de Fortini ne visent pas à élaborer une théorie sociologique ou philosophique des intellectuels, mais

à éveiller chez des interlocuteurs toujours situés une prise de conscience et de position, une autoréflexion et une autocritique. L'intellectuel total parle donc au nom d'un savoir dont il n'est pas le *maître*, mais le *signe*, et que doivent vérifier des décisions et des lignes de conduite. Il serait donc vain de chercher dans ces textes une définition unifiée et systématique de l'Intellectuel qui pourrait être intemporellement valide. Toutefois, on peut dégager des essais fortiniens quelque chose comme une *topique* de la problématique des intellectuels : une série de *points* qui correspondent à des exigences à méditer et à s'approprier.

Le premier point est celui du *rôle* social des intellectuels, de leurs figures sociologiques et professionnelles historiquement changeantes : c'est aussi le problème du *travail* intellectuel, de son statut face à l'accumulation capitaliste, des rapports de pouvoir qui l'innervent, et des perspectives de leur *renversement*.

Toutefois, Fortini distingue du *rôle* les *fonctions* intellectuelles : des manières de penser et d'agir qui tendent à coïncider avec des rôles sociaux figés et séparés dans les sociétés divisées en classes, mais qui constituent une puissance générique de l'humanité qu'il s'agit de s'approprier. À ces fonctions correspondent les quatre derniers points de la topique que l'on peut dégager de ces textes.

Ainsi, le deuxième point porte sur l'ensemble des opérations intellectuelles qui universalisent et organisent l'expérience sociale des hommes : c'est la fonction de la maîtrise collective des conditions d'existence, de la possibilité pour tous les hommes de devenir des sujets actifs et de déterminer leur destin, qui s'est

manifestée dans le mouvement ouvrier et dans les grandes révolutions modernes, et qui suppose une formalisation intellectuelle des principes, des décisions et des stratégies.

Le troisième point concerne l'exercice d'une culture commune, d'un partage égalitaire des paroles et des gestes entre des esprits qui s'activent et s'enrichissent les uns les autres : c'est la fonction de la « conversation » et de la « société » qu'appelaient de leurs vœux des penseurs des Lumières tels que Gotthold Ephraim Lessing, Friedrich Schiller ou Giacomo Leopardi. C'est aussi la Révolution comme processus où « tout le monde apprend à tout le monde et de tout le monde, un gigantesque dialogue ininterrompu⁵ ».

Le quatrième point porte sur la consistance immanente des œuvres de la pensée et de l'art — poèmes, romans, essais, théories, films, tableaux, symphonies... —, sur leur capacité à présenter par leurs propres moyens formels une image de ce que pourraient être un monde cohérent et une humanité réconciliée : c'est la fonction de préfiguration et d'anticipation des productions de l'esprit, qui implique l'affirmation de leur valeur autonome contre leur absorption par la logique de l'accumulation capitaliste et de l'industrie culturelle.

Le cinquième point, peut-être le plus important, touche à l'absence de mandat qui définit le pouvoir émancipateur de la fonction intellectuelle : la prise de parole que légitime uniquement l'expression d'un besoin de totalisation de la valeur et de l'expérience. Ce besoin fait de la fonction intellectuelle une conscience structurellement inquiète, dont la tension irréductible

à l'égard du monde tel qu'il est relève de la coïncidence en elle, à l'instar d'Éros dans le *Banquet* de Platon, de la pauvreté et de l'abondance, de l'expérience d'un manque et de l'aspiration vers la cohérence et l'unité. Une conscience qui réunit les extrêmes, justement, et qui parle depuis ces extrêmes dont elle est le lieu.

C'est à travers cette position dialectique qui fait d'elle une coïncidence vivante des opposés que la fonction intellectuelle excède la sphère des professions et des rôles intellectuels, car elle communique virtuellement avec la condition de tous ceux que l'ordre du monde compte pour rien et qui luttent pour accéder à une vie plus vraie et à une conscience plus pleine. Mais cela implique que la conscience intellectuelle ne peut être vérifiée qu'au-delà d'elle-même. Car l'inquiétude qui affecte cette conscience relève aussi des immenses couches de misère et d'espoir qui habitent l'histoire des hommes, et qui percent, par-delà la division du travail, la sphère séparée des pratiques intellectuelles en les confrontant à des vérités qui restent leur impensé.

C'est pourquoi la question ultime que nous lègue l'œuvre de Fortini, et que nous ne pouvons pas oublier sans préjudice, est toujours celle que formulait en 1944 le jeune intellectuel qui avait découvert, dans la catastrophe de la guerre et des régimes fascistes, le prolétariat des villes et des campagnes, et la fraternité dans la lutte : « Qui sont nos camarades ? »

ANDREA CAVAZZINI

Les intellectuels : rôle et fonction

On assiste à une reprise du vieux, ennuyeux et inépuisable discours sur le rôle des intellectuels. Ma conviction est que ce problème n'a de solution que pratique, c'est-à-dire politique. Deux interprétations en particulier sont aujourd'hui très répandues. Elles se combinent souvent en une troisième.

Je qualifierai la première de « sociologique ». Elle met en lumière la perte de la physionomie, du rôle et de la fonction de la couche sociale des intellectuels telle qu'elle s'est définie dans la société bourgeoise avant sa phase actuelle, capitaliste-impérialiste. Cette interprétation décrit la dissolution de la couche des intellectuels en une vaste strate d'activités tertiaires, ainsi que sa tendance — datant de plus d'un siècle — à glisser, du moins partiellement, vers la condition du salariat; tandis que certains traits de l'esprit de l'ancienne couche intellectuelle deviennent, après avoir été défigurés, la matière première de la mystification massifiée sous la forme d'un verbiage généralisé. Lorsqu'elle arrive à ce point de son analyse, cette première interprétation (sociologique) doit choisir : soit elle met ses résultats au service

de la deuxième interprétation (politique), dont il sera question dans un instant, soit elle débouche sur l'acceptation — mi-intégrée, mi-apocalyptique²⁹ — d'une société dans laquelle l'intellectuel est entièrement supplanté par le spécialiste, la division horizontale des tâches cachant totalement les hiérarchisations verticales.

La deuxième interprétation, que je viens de qualifier de « politique », peut se servir de l'analyse sociologique que nous avons mentionnée, mais elle peut tout aussi bien l'ignorer. Pour elle, la disparition de la couche intellectuelle en tant que caste séparée est une exigence morale. Elle préconise, pour cette caste, l'autodestruction et le suicide — métaphores d'une transformation radicale au niveau de l'activité professionnelle de ses membres. Parfois, elle se rapproche de l'interprétation sociologique et invite les intellectuels à mettre au service de la « classe révolutionnaire » leurs compétences techniques.

L'interprétation sociologique me semble depuis longtemps acceptable dans ses grandes lignes. Le processus de destruction du corps séparé des intellectuels est tellement avancé que le mot « intellectuels » est devenu presque inutilisable, et ce n'est que le sous-développement relatif de l'Italie qui nous permet d'en user, bien que de plus en plus entre guillemets. D'autre part, je crois qu'il faut accepter et se confronter à la perspective de l'interprétation politique-révolutionnaire — tout en refusant le chantage terroriste qui veut nous faire sentir coupables de toute l'histoire contemporaine. Selon cette perspective, le savoir et le savoir-faire des intellectuels doivent être mis sans réserve au service du

savoir et du savoir-faire collectifs. « Sans réserve » veut dire sans ces privilèges, prérogatives, exemptions et juridictions séparées que le pouvoir a toujours accordés à ses intellectuels en échange d'un service idéologique direct. J'ajoute que je suis, moi-même qui vous parle, un intellectuel de formation bourgeoise, plus précisément petite-bourgeoise, et que j'ai grandi dans un lieu et à une époque où les intellectuels en tant que caste pouvaient encore faire coïncider leur rôle avec leur fonction. Une époque où la mystification qu'ils exerçaient et celle qu'ils subissaient, s'équilibrant l'une l'autre, permettaient encore quelques activités, clandestines certes, mais, en tant que clandestines, bien menées. C'est pourquoi je n'ai aucune indulgence quand des intellectuels s'efforcent de ressembler à ces grandes dames qui ressentent une agréable chaleur entre les jambes lorsque le garçon du boucher les traite de salopes. Car ces garçons-là sont souvent les détenteurs d'un diplôme obtenu grâce à une thèse très brillante, ou les auteurs d'un recueil de poèmes encore inédits. Ils entretiennent donc la pire des mystifications, celle qui consiste à croire avoir quitté, ou pouvoir quitter, sa classe d'origine comme on quitte une chambre d'hôtel.

Tout cela reste insuffisant. Rien ne saurait être réglé, même en ce domaine limité, par un relevé de la situation disant simplement « il en est ainsi », ni par un appel disant simplement « il faut qu'il en soit ainsi ».

Il me semble qu'un effort de clarification devrait porter simultanément sur deux aspects : d'une part, il faudrait essayer de mettre en lumière la mystification qui se cache tant dans le

constat sociologique que dans l'appel éthico-politique ; d'autre part, il faudrait essayer d'aborder plus ouvertement la question concernant le comportement pratique qu'il s'agit de faire exister ou dans lequel s'inscrire.

Parlons donc de ce comportement, en nous adressant à ceux qui n'ont que la « pratique sociale » à la bouche, comme si une telle pratique ne consistait qu'à distribuer des tracts à la sortie des usines ou à se battre avec les gendarmes. Commençons à voir les aspects « pratiques » de tous nos comportements³⁰, je veux dire les comportements de nous autres « intellectuels ». Décider d'écrire un article ou un livre, c'est de la pratique, et non un exercice de connaissance et de recherche intellectuelles (entre parenthèses : nous oublions souvent, lorsqu'il s'agit de nos propres motivations, le lieu commun que nous utilisons habituellement en critiquant nos adversaires, et qui consiste à cerner la motivation idéologique, donc pratique, d'une manifestation intellectuelle — matérialistes envers les autres, et idéalistes envers nous-mêmes). Participer à un colloque ou à une réunion, c'est de la pratique. Les soirées passées à faire de la conversation ou à se disputer ne sont pas des actes purs de l'esprit, mais des actions très pratiques. Elles ne sont pas à classer sous la catégorie indéterminée de l'existence ni sous celle des opérations éminemment intellectuelles : personne d'entre nous n'ignore quelle partie importante de nos journées occupent de telles soirées, à quel point le « travail » intellectuel se nourrit d'elles ou s'y dissipe. Il s'agit en revanche d'analyser les mobiles, les formes, les asservissements. Il s'agit de savoir quelle contradiction existe

entre nos énoncés idéologiques et l'usage de certains instruments pratiques privilégiés par rapport à d'autres, afin d'éviter la mauvaise ou double conscience, assez fréquente chez les « intellectuels » convertis au militantisme politique, selon laquelle le « faire » et la « pratique » n'existent jamais qu'« ailleurs ». Eh bien, non. Discuter de ces choses, c'est déjà de la pratique, une volonté de persuader. Et s'il s'avère que cette pratique est souvent mauvaise, ce dont je suis convaincu, il faut la critiquer, la mettre entre parenthèses, l'analyser, au lieu de rester immobiles, éternellement en train de culpabiliser devant l'image d'Épinal de la pratique militante.

Je vais m'exprimer de la manière la plus simple, voire simpliste. Je suis persuadé que la division du travail a produit depuis toujours, au sein des sociétés que nous disons divisées en classes, des couches, des castes ou des corporations spécialisées dans les opérations intellectuelles qui généralisent, ou, si l'on préfère, universalisent, ou prétendent le faire, l'expérience sociale des hommes. Les formes de ces généralisations ou universalisations sont celles qu'une distinction marxienne ancienne mais toujours utile qualifiait de superstructures, en faisant surtout allusion par ce terme à leur dimension de rationalisation justificative. À l'époque de la bourgeoisie imparfaitement capitaliste, la couche des intellectuels avait porté cette spécialisation à un niveau inégalé (c'est la « philosophie classique allemande » dont Marx faisait du prolétariat l'héritier légitime). C'est précisément pour cette raison que cette couche manifestait en son propre sein et avec un degré maximal de lucidité, les contradictions propres

à la structure sociale dont elle avait surgi. Par-là, elle s'est constituée *aussi* en groupe d'opposition, suivant la loi qui veut que le même processus intellectuel et cognitif qui amène à fonder l'idéologie dominante, donc celle de la classe dominante, reflète aussi et développe en son propre sein, bien qu'à des niveaux différents de lucidité et de cohérence, l'idéologie manifeste ou latente et potentielle des classes dominées.

Il existe donc aujourd'hui un corps interne à la société qui administre toujours les spécialisations ou les spécialités des fonctions intellectuelles. Une fraction de ce corps social continue, chez nous tout comme dans des pays plus grands et modernes, à être entretenu et honoré malgré l'extrême dégradation et l'asservissement auxquels l'ont destiné les nouvelles classes dirigeantes, bien qu'il n'effectue plus entièrement la production d'une idéologie utile à travers la pratique des sciences, des lettres et des arts, car l'industrie de la conscience et la manipulation de masse n'ont plus besoin du niveau qualitatif très élevé qui était demandé autrefois à la production intellectuelle. Je fais allusion au rang social de certaines catégories de professeurs d'université, des hommes de lettres et des artistes, des moralistes publics et des médiateurs entre les masses et le pouvoir politique. Pourquoi ?

Parce que le développement inégal entre sociétés différentes et au sein de chaque société ne permet pas, et ne considère pas comme utile, d'exhiber ouvertement la réduction de toute activité intellectuelle à une spécialisation technique étriquée. Ce n'est pas de l'hypocrisie, c'est la division des comportements au sein de la société, suivant les divisions de son corps idéologique.

Or il ne fait aucun doute que cette réduction doit au contraire être montrée et mise en lumière jusqu'au bout; et que le rôle toujours sacerdotal ou mandarinal des intellectuels doit être détruit et nié. *Mais il est clair aussi que sa négation doit se faire par une voie diamétralement opposée à celle qui est de fait empruntée par les intérêts du capitalisme avancé.* C'est-à-dire en réaffirmant l'existence et la valeur irremplaçable de la *fonction* intellectuelle par le même geste qui nie le rôle des porteurs spécialisés de cette fonction, c'est-à-dire des intellectuels.

Parler d'existence et de valeur irremplaçable ne veut pas dire perdre de vue le sens de la division du travail et les trajets possibles de son dépassement; cela veut dire au contraire que *la spécialisation des processus intellectuels d'abstraction, d'analyse et de synthèse* — une spécialisation qui caractérise l'intellectuel mais ne coïncide pas avec la division du travail intellectuel! — reste nécessaire. *Une telle spécialisation est nécessaire car elle sert à développer le même degré des fonctions intellectuelles chez tous les hommes et notamment chez ceux que la connivence entre les castes intellectuelles et le pouvoir économique et politique ont historiquement condamnés à vivre de sous-produits idéologiques.* D'autant plus que l'intellectuel contemporain sait que toute une partie de lui-même — une partie qui tend à devenir de plus en plus grande — est elle aussi victime de cette sous-alimentation intellectuelle à cause de ces mêmes pouvoirs qui promeuvent, à travers l'école et la culture de masse, la production de schémas intellectuels, de modèles de conduite des esprits, caractérisés par un fonctionnement automatique.

Voilà pourquoi je suis hostile aux formules sur le « suicide » ou l'« autodestruction » de l'intellectuel; et bien que mon admiration pour la stature intellectuelle et le courage moral de Sartre reste intacte, je ne peux partager son adhésion à ces formules. Je reste sur les mêmes positions que Lu Xun : c'est l'accomplissement de la révolution que l'intellectuel a appelée de ses vœux qui doit constituer l'événement, se produisant dans la durée, qui finira par le supprimer en tant qu'intellectuel; et c'est justement cette destruction qui vérifiera la réalité de la transformation révolutionnaire.

Je crois que la *fonction* doit être opposée au *rôle*. L'intellectuel n'a pas à avoir honte de sa spécialisation et de son privilège explicite — la capacité de faire quelque chose mieux que d'autres personnes — mais uniquement des privilèges implicites qu'il tire de cette spécialisation ou que la société lui confère. Ces privilèges constituent la situation qui est faite à l'individu au sein d'une hiérarchie de pouvoirs et non à la fonction au sein d'une hiérarchie de valeurs. L'intellectuel qui existe ici-et-maintenant devrait avoir la conscience de porter en lui une contradiction qui ne peut être réglée avec les instruments de la pensée puisqu'elle n'est réglée et transformée que dans le mouvement historique, donc *par la défaite de l'intellectuel en tant que personne individuelle*. Cette défaite n'est pas seulement biologique, mais implique aussi la victoire de la partie non exclusivement personnelle de l'intellectuel en tant qu'individu. Mais cet intellectuel devrait aussi reconnaître, vérifier, accomplir, corriger ses propres procédures et techniques de connaissance dans la seule manière

qui s'est avérée possible au moins depuis Socrate : en confrontant ces procédures avec celles de son prochain. En entendant par là non seulement ceux qui sont proches par leur rôle et leur classe sociale, mais tous ceux qui ont été lésés et minorés par la division du travail — cette division du travail qui l'a constitué en tant qu'intellectuel —, par l'exploitation de toute leur existence. Ainsi, il ne fait pour moi aucun doute que l'interprétation de l'expérience et de la vie sociales, c'est-à-dire l'interprétation politique de la réalité menée avec les autres — avec le « peuple », si l'on veut — est le lieu d'élection, non le seul et unique, mais le plus immédiat, de la négation et du dépassement de l'intellectuel. Cette interprétation fera nécessairement de tout intellectuel un politique. Ainsi, elle ne supprimera pas, mais au contraire *accen-tuera*, le conflit entre politiques et intellectuels qui a marqué, parfois avec le sang, les siècles passés. Mais il n'y a pas d'autre voie, le dépassement des différences entre les fonctions n'est pas pour aujourd'hui ni pour demain. Que chacun choisisse sa place, la réalité rendra sa justice, la caverne du moine ne sera pas finalement mieux protégée ni plus dangereuse que la barricade du combattant. Nous ne savons pas lesquels de nos mots vont vivre et lesquels vont mourir, il ne reste qu'à s'en tenir à la zone étroite et incontestable des devoirs qui restent clairs à nos yeux.

(1971)

Table

7	<i>Figures de la fonction intellectuelle.</i> <i>Pour introduire Franco Fortini, par Andrea Cavazzini</i>
21	Le silence de l'Italie
39	Une culture nouvelle
47	Lettre aux amis de Plaisance
61	Les intellectuels: rôle et fonction
71	Où écrire?
85	Pasolini politique
105	Chers ennemis: lettre ouverte à l'Assemblée sur la liberté de l'information
109	Notes